

## Les mâsses di temps de mon afaince

I vai tchu mes 73 ans et peu i voérôs djâsaie ès djûenes de not'çâche les mâsses di «vêye temps», c'tu de mai première comm'nion, qu'i ai fait en djuin 1960. I vos raiconte les mâsses qu'i ai coégnues dains ces années-li ai Alle et peu ai Boé, vou qu'i d'moérôs bïn s'vent.

È fât ècmencaît poi dire que dains ci temps-li, les dgens all'int en lai mâsse. Les «comptaiges» faits dains le Jura poi ïn chpéchialiste, le chanoine Fernand Boulard, diant que 80 % des fannes ét peu 70 % des hannes all'int en lai masse tos les dûemoînnes. En Aijoue, i seus chûr qu'è y en aivait encoé pus. Ai Boé, è y aivait taint de monde à mótie qu'i allos bïn s'vent d'avôs mes onçyats tchu les élôs, along de lai Sainte-Cécile. Vos voites que çoli n'avait ran ai voûere d'aivo les tchôses d'adjd'heû.

Dains totes les baroîtches, è y aivait ïn tiurie. Les vityaires se fsint dje raîe, sâfe dans les velles. Dâli, è y aivait aidé dous mâsses tos les dûemoînnes, dains tos les v'laidges. È n'était p'bïn chûr quechtion d'allaie en lai mâsse di dûemoîne... lo saimedi à soi. Lai première mâsse était lai «p'tète mâsse», lai «bêche mâsse». Ell' n'avait ne tchaints, ne prâdge. À tchâd-temps, ell' se fsait ès 7 o bïn ès 8. Ell' duraît è pô près ènne demé-heure. Lai «grand-mâsse» aivait yûe è pô près vâs les 10. Les fannes qu'avînt des afaints all'int s'vent en lai p'tète mâsse; et peu, ell' s'en r'virînt en l'hôta pour aippairoyie lai nonne de médi.

Quasi tot l'monde veniait en lai mâsse è pie. Mains è y aivait des «bians gilèts» – oh, ès n'étînt pe brament – qu'airriavînt en dyimbardes: des grijes Chevrolet o bïn des noires Citroën. An èc'mençait de voûere des dgens «encoè prou bïn piaicies» que v'nyînt en p'têtes noires Volkswagen qu'an aipp'lait des «vêvé». Ai Boé, en 1960, les dgens di Mairâ déchendînt en tracteurs, les afaints sietès tchu «les garde-boues», les fannes drassies tchu ïn plaité monté derrie l'Ferguson o bïn l'Hurlimann. Cré maîtin! Tiaind qu'è pieuvaît, elles se fsint embass'naies, poche que les vies n'étînt pe goudronnaises.

Tot l'monde aivait ènne «vêture di dûemoînne», meinme les pouères dgens. Po yos, èl' était démodâie, et peu, r'taicoénnaie, mais ce n'était p' lai vêture de lai s'nainne. Lai vêture des hannes était noire, aivo ïn gilet tchu ènne biantche (hum...) tchemije, è peu

## Les messes du temps de mon enfance

Je vais sur mes 73 ans et j'aimerais décrire aux jeunes de notre siècle les messes du «vieux temps», celui de ma première communion que j'ai faite en juin 1960. Je vous raconte les messes que j'ai connues dans ces années-là à Alle et à Buix où je me trouvais souvent.

Il faut d'abord dire qu'à cette époque-là, les gens allaient à la messe. Les statistiques relevées dans le Jura par un spécialiste, le chanoine Fernand Boulard, montrent que 80 % des femmes et 70 % des hommes allaient à la messe tous les dimanches. En Ajoie, je suis sûr qu'il y en avait encore davantage. À Buix, il y avait tellement de monde à l'église que, bien souvent, je montais sur les tribunes avec mes oncles, à côté de la Sainte-Cécile. Vous voyez que la situation n'avait rien à voir avec celle d'aujourd'hui.

Dans toutes les paroisses, il y avait un curé. Les vicaires se faisaient déjà rares, sauf dans les villes. De ce fait, il y avait toujours deux messes dominicales dans tous les villages. Il n'était bien sûr pas question d'aller à la messe du

dimanche... le samedi soir. La première messe était la «petite messe», la «messe basse». Elle n'avait ni chants, ni homélie. L'été, elle commençait à 7 ou à 8 heures. Elle durait à peu près une demi-heure. La «grand-messe» avait lieu généralement à 10 heures. Les femmes qui avaient des enfants allaient à la «petite messe»; et ensuite, elles revenaient à la maison pour préparer le repas de midi.

Quasi tout le monde venait à la messe à pied. Mais il y avait des «blancs gilets» (des notables) – oh, il n'y en avait pas beaucoup! – qui arrivaient en voiture: des Chevrolet grises ou bien des Citroën noires. On commençait de voir des gens «assez bien placés» qui venaient en petites Volkswagen noires qu'on appelait des «vêvés». À Buix, en 1960, les gens du Mairâ arrivaient en tracteur, les enfants assis sur les garde-boues, les femmes debout sur un petit plateau fixé à l'arrière du Ferguson ou de l'Hürlimann. Sacré mâtin, quand il pleuvait, elles se faisaient crêpir de boue, parce que les chemins n'étaient pas bitumés.

Tout le monde portait des «habits du dimanche», même les pauvres gens. Chez eux, ils étaient démodés et rapiécés, mais ce n'étaient pas les habits de la semaine. Le costume des hommes était noir, avec un gilet sur une chemise blanche (hum...) et puis une cravate noire ou



*Le bedeau et les servants de messe parmi les fidèles endimanchés – Bibliothèque cantonale jurassienne (extrait photo Eugène Cattin)*

# AVEC LES PATOISANTS DES CIEUTCHATTES DI DOUBS

ènne noire graivate o bïn ïn p'tèt noi tchoucat. Es aivïnt tus ïn tchaipé, qu'étais noi, bïn chûr. Mains an voyait des djûenes hannes aivo des nois «bérêts basques»; çoli fsait «émancipais» ! Niun ne potchait ènne casquette po alliae en lai mâsse. An lai botait lai s'nainne po traivayie. Les chires aivïnt s'vent des gris tchaipés aivo les rives euryeuvès; an appelaït çoli des «fendus tchêpés». Es aivïnt s'vent des grijes vétures, nian'pe des noires c'mant les âtres hannes. I me d'mainde bïn poquo... C'ât bïn s'vent achi yos que v'nyïnt en dyimbarde.

Les fannes étint véti en noi, o bïn en gris, mais aidé en foncie. Fât-é vos dire que djemais – ô grand djemais – ènne fanne ne v'niaït à mótie en tyulattes ! Les baichattes de lai Catholitche Djûenance aivïnt des biantches tchemises que n'montrïnt p'vos brais, bïn chûr. Djuenes o véyes, ces daimes poétcint des tchêpés d'aivo o bïn sains ribans. Les pus poûeres aivïnt ènne sïmpye boyatte. Les baichattes aimint bïn botaie des bérêts biens, roudges o bïn bieus. Les vaves poétcint des années des noires voélettes que déchendint djunqu'en d'dos du moton. Ai Alle, les mantilles étint v'ni raïes en 1960, mais an en voyait encoë ai Boé. Mains ces daimes aimint bïn v'ni d'aivo in sait en tiûe. An ècmençait de voûere des «élégantes» que s'richquïnt ai botaie des vétures en tyeulaies, des «tailleurs» c'man cés qu'an poyait voûere dains les vitrines de Poérreintru. Les pus émancipées, bïn drêtes dains yotes petète vèstes, les dyipes bïn sérraies en lai taiye (et peu en d'dos achi...), f'sint chaquaie yos soulaiies ai hâts taillois en maîrtchaint tchus les laves di mótie. To chu qu'les hannes virïnt lai tête en ail-londgeant l'cô po les beûyie; les âtres fannes achi, mains d'avo d'âtres l'eûyes...

Airriès dains lai née, les hannes se botïnt ai drête, les fannes ai gâtche, aivo yos p'têts l'afaints. Es se n'mâchint djemais. Les bouebes se siétint en aivaint, ai drête bïn chûr, les baichattes ai gâtche. C'te djûnasse était churvayaie: les baichattes poi les sœurs, les boûebes poi ïn régent... et peu tot l'monde poi ïn bodé. C'tu d'Alle aivait ènne belle véture de soudait di temps de Napoléon, aivo ïn «bicorné»; è t'niaït ènne souëtche d'hallebarde. È fayait maîrtchie drêt, se coijie, se sérraie dains les baincs po faire d'lai piaice ai tout le monde, meinme ès dgens qu'an n'aimait p' brâment... o bïn an cés que n'sentïnt p' bon.

Lai grant-mâsse était tchaintaie poi ènne chôrale, qu'en appelaït la Sainte-Cécile. È y aivait des v'laidges que n'voyïnt p'de fannes dains c'te societè, d'âtres que n'voyïnt de «roudges». Et aye ! Ces dgens tchaintint totes les proyieres en laitin. En lai mâsse de Mieneût, i yeu aidé ôye ci Robert Voélin, ai Alle, et peu «le p'tèt

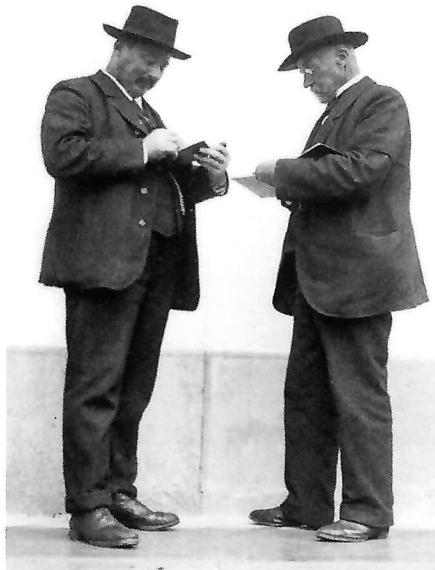
alors un petit nœud noir. Ils portaient tous un chapeau qui était noir, bien sûr. Mais on voyait des jeunes avec des bérêts basques; cela faisait «émancipé»! Personne ne portait de casquettes pour aller à la messe. On les coiffait la semaine pour travailler. Les gens aisés avaient souvent des chapeaux gris avec les bords relevés; on appelaït ça des «chapeaux fendus». Ils portaient souvent des costumes gris, et non pas des noirs comme les autres hommes. Je me demande bien pourquoi... Ce sont bien souvent les mêmes qui venaient à l'église en voiture.

Les femmes étaient vêtues en noir ou bien en gris, mais toujours en foncé. Faut-il vous dire que jamais – ô grand jamais – une femme ne venait à l'église en pantalons ! Les jeunes filles de la Jeunesse catholique avaient des chemises blanches qui ne montraient pas leurs bras, bien sûr. Jeunes ou âgées, ces dames portaient des chapeaux avec ou sans rubans. Les plus pauvres n'avaient qu'une simple «boillatte» (un fichu). Les filles aimait bien coiffer des bérêts blancs, rouges ou bien bleus. Les veuves portaient pendant des années des voiles de deuil noirs qui descendaient jusqu'en dessous du menton. À Alle, les mantilles étaient devenues rares en 1960, mais on en voyait encore à Buix. Mais ces dames aimait bien venir à l'église avec un sac à main en cuir. On commençait de voir de jeunes «élégantes» qui se risquaient à porter des vêtements de couleur, des tailleurs, comme ceux que l'on pouvait voir dans les vitrines de Porrentruy. Les plus émancipées, bien droites dans leurs petites vestes, les jupes bien serrées à la taille (et en dessous aussi...) faisaient claquer leurs souliers à hauts talons

sur les dalles de l'église. Pour sûr que les hommes tournaient la tête en allongeant le cou pour les regarder; les autres femmes aussi, mais avec d'autres yeux...

Arrivés dans la nef, les hommes se plaçaient à droite, les femmes à gauche avec leurs petits enfants. Jamais ils ne se mélangeaient. Les garçons s'asseyaient en avant, à droite, bien sûr; les filles à gauche. Cette jeunesse était surveillée: les gamines par les sœurs, les gamins par un instituteur... et tout le monde par un beudeau. Celui d'Alle portait un beau costume de soldat du temps de Napoléon, avec un bicorne; il tenait une sorte de hallebarde. Il fallait marcher droit, se taire, se serrer dans les bancs pour faire de la place à tout le monde, même aux gens qu'on n'aimait pas beaucoup... ou bien à ceux qui ne sentaient pas bon.

La grand-messe était chantée par une chorale qu'on appelaït la Sainte-Cécile. Il y avait des villages qui n'acceptaient pas de femmes dans cette société, d'autres qui ne voulaient pas de «rouges» (radicaux). Eh oui ! Ces gens chantaient toutes les prières en latin. À la Messe de Minuit, j'entendrai toujours le Robert Voélin, à Alle,



Après la messe.

Louèyis di Mairâ», ai Boé, tchaintaïe *Minuit, chrétiens* en français. Ah, c'était âtche!

Lai liturgie n'aivait ran ai voûere d'avô c'tée d'adj'heû, qu'à v'ni aiprés l'Concile, dains les années 1965-1970. Le tiurie aivait des bèles tchaisubyes que tchaindgïnt encoé prou s'vent d'tyeulaie; des dûemoïnnes, èlles aivint des fiais d'oûe; c'était bé ai voûere! Ci préte ravoétait le tabernacle vou que d'moérait le Bon Dûe; des côps, è se r'virait vâ les dgens: «*Dominus vobiscum.*» Et an yi réponjaît «*Et cum spiritu tuo.*» Les servants étint aidès des boûebes, djemais des baichattes. Le tiurie fsait ïn prâdge tchu lai tchayiere, en français, djemais – ô grand djemais! – en patois.

Les dgens qu'all'int comm'niaie se botint en coulainnaie ai dgenonyons d'vaint ïn bainc de fie, ai bé di tiure. En comm'niait tchu lai landye; djemais an ne moyait toutchie l'hochtie daivos ses doigts. Bïn des dgens n'all'int'pe comm'niai, chu tôt les hannes. E fât dire que po alliae «en lai sainte tâle», è se fayait conféssaie, racontaie tos ses eurtieulons à tiurie dans lai boète ès mentes. Les dgens n'ainmïnt pe çoli; ès aittendint Païches o bïn Nâ, tiaind que des capucins de D'lémont venyint édie le tiurie po «ôyie les confessions».

At-ce que les dgens proyint dadiroit? Des côps, les hannes djâsiint d'l'usine o bin des tchaimps. Des véyes dremiint tiaind qu'ès étint sietais. E y aivait bïn chûr des «dgens d'motie» que cheûyint lai mâsse d'avo des missels, mains les âtres n'aivint ran. Les véyes fannes proyint l'tchaipelat. È y aivait pus de dévotion à Mairâ qu'ai Boé, et pus ai Boé qu'ai Alle. Lai foi des dgens était sîmpye, c'ât ènne tchose chûre, mains ès crayint à Bon Dûe et peu ès aimint lai Sainte Vierge, chutôt les véyes. Les djûenes, è m'sanne que c'était dje âtre tchôse.

Aiprès lai mâsse, tot l'monde allait «tchu ses fôsses», c'tées des dgens de sai famille. En païtchain di cimetiére, les hannes s'embreûyint dans les cabairets di v'laidge, les nois dans cés des nois, les roudges dans cés des roudges, po pâre l'apéro.

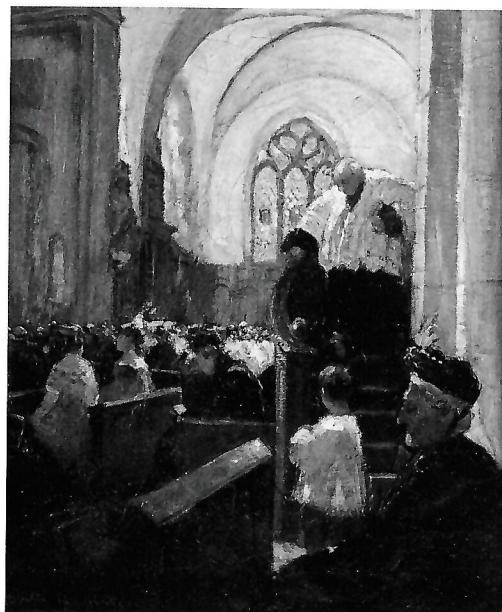
Lai neût, des côps, tyaind qu'i n'doue pe, i r'vois toutes ces boënnnes dgens que s'pressiint dos l'tchaipat, dûemoïnne aiprès dûemoïnne, pour être chûrs de r'trovè «yote piaice» dains les baincs di motie. È n'sont pus li... Des côps, en y mûsaint, i en ai le tiure gros. Qu'lo Bon Dûe les redjôyeuche tus!

■ Jean-Paul Prongué

et «le petit Louis du Mairâ», à Buix, chanter *Minuit, chrétiens* en français. Ah, c'était quelque chose!

La liturgie n'avait rien à voir avec celle d'aujourd'hui, qui est venue après le Concile, dans les années 1965-1969. Le curé portait de belles chasubles qui changeaient assez souvent de couleurs; certains dimanches, elles étaient brodées en fils d'or; c'était beau à voir! Le prêtre regardait le tabernacle où était placé le Bon Dieu; parfois il se retournait vers les gens: «*Dominus vobiscum.*» Et on lui répondait «*Et cum spiritu tuo.*» Les servants étaient toujours des garçons, jamais des filles. Le curé prononçait son homélie sur la chaire, en français et jamais – ô grand jamais! – en patois.

Les gens qui allaient communier se plaçaient sur une ligne, à genoux, devant un banc en fer, au bas du chœur. On communiait sur la langue; jamais on ne pouvait toucher l'hostie avec les doigts. Bien des gens n'allaient pas communier, surtout les hommes. Il faut dire que pour «aller à la sainte table», il fallait se confesser, raconter toutes ses bêtises au curé au confessionnal. Les gens n'aimaient pas ça. Ils attendaient Pâques ou bien Noël, quand des capucins de Delémont venaient en aide au curé pour «entendre les confessions.»



**Après le sermon, descente de chaire.**  
Jules-René Hervé

de dévotion au Mairâ qu'à Buix, et plus à Buix qu'à Alle. La foi des gens était simple, c'est certain, mais ils croyaient au Bon Dieu et ils aimait la Sainte Vierge, surtout les vieux. Les jeunes, il me semble que c'était déjà autre chose.

Après la messe, tout le monde allait «sur ses tombes», celles des gens de sa famille. En partant du cimetière, les hommes s'engouffraient dans les bistrots du village, les noirs (conservateurs) dans ceux des noirs, les rouges (radicaux) dans ceux des rouges, pour y prendre l'apéro.

La nuit, lorsque je ne dors pas, je revois toutes ces bonnes gens qui se pressaient sous le porche, dimanche après dimanche, pour être sûrs de retrouver «leur place» dans les bancs de l'église. Ils ne sont plus là... Parfois, en y pensant, j'en ai le cœur gros. Que le Bon Dieu les réjouisse tous!

■ Jean-Paul Prongué